

CHÂTENOUY-EN-BRESSE RÉSISTANCE

# Raymond et Anaïs, héros discrets

Nous complétons notre histoire de Noël publiée le 24 décembre 2017 par celle de Raymond et Anaïs Brunold qui accueillirent un fugitif avant de subir les affres de la guerre.

Bien avant son décès en 1996, Anaïs Brunold avait pris soin de raconter sur le papier cette drôle d'histoire de « Père Noël » arrivant nu à sa porte le soir du 24 décembre 1941 dans sa maison isolée de Châtenoy-en-Bresse (aujourd'hui rasée, sur la route d'Allériot). Elle y racontait que, « par bravade » contre les Allemands qui obligeaient les habitants à camoufler leurs fenêtres la nuit en zone occupée, les Brunold laissaient passer la lumière, celle sur laquelle s'est repéré Albert Steckmeyer en traversant la Saône qui charriait de gros glaçons. Anaïs avait 3 enfants (Roger, Geneviève, Henri-Jean) à l'époque. Raymond, veuf, l'avait épousée en 1938. Il avait été aviateur pour l'armée mais n'avait pas été réquisitionné pour la Drôle de Guerre à cause d'une petite insuffisance physique. Il s'était reconverti en pêcheur-chasseur en plus de son travail de nuit de chauffeur de chaudière aux Produits Péroxydés à Chalon.

Les Brunold ont l'esprit frondeur et cachent volontiers Albert le temps de le remettre sur pied. Officiellement, c'est en avril 1943 que Raymond entre en résistance. Il rejoint le réseau Armada implanté autour de Chalon et qui fait œuvre de renseignement, collecte d'armes et sabotages. Le 4<sup>e</sup> enfant du couple (une fille, Claude) est né depuis 8 mois quand, le 18 avril 1944 à 4 heures du matin, la Milice cogne à la porte de la maison de Châtenoy-en-Bresse. Raymond -sans doute dénoncé- ne peut nier son appartenance aux Forces Françaises



■ Raymond et Anaïs Brunold en 1938. Photo DR

Combattantes : sous un tas de foin d'une dépendance, les miliciens trouvent une cache d'armes. « Il m'a embrassé, m'a dit au revoir », se souvient juste Roger, 5 ans à l'époque, l'aîné des enfants qui vit à Auxonne. Adulte, Roger n'a jamais cherché à traquer les miliciens qui lui ont enlevé son papa. « Maman ne nous a pas élevés dans un

esprit de vengeance », ajoute sa sœur Geneviève Chauvenet (Nuits-Saint-Georges), d'un an de moins.

## Mort peu avant la libération

Ils n'ont jamais revu leur père. Après 3 mois à la prison de la rue d'Autun à

“ Des cinq ou six résistants arrêtés cette nuit-là, aucun n'est revenu des camps. ”

Chalon, Raymond est envoyé à Compiègne. Dans une gare, il écrit une lettre à Anaïs : « T'en fais pas, après la guerre nous serons heureux. » Il est déporté au camp de concentration et de travail de Neuengamme. C'est un détenu classé NN (« Nuit et Brouillard » en français) qui laisse la possibilité à ses geôliers de l'éliminer sans laisser de trace. Il est affecté au kommando de Wilhelmshaven (chantiers navals) au bord de la mer du Nord.

À la fin de la guerre, Anaïs remua ciel et terre pour savoir où était son homme. Elle dut se contenter d'un laconique « porté disparu ». Ce n'est qu'en 1961 qu'on retrouva sa plaque de matricule dans une fosse commune de Lüneburg, à quelques kilomètres de Neuengamme. Il semble que Raymond soit mort dans le train d'évacuation du camp, bombardé le 7 avril 1945 alors qu'alliés russes et américains progressaient en Allemagne.

On ne décerne pas la Légion d'honneur, la Croix de Guerre, la médaille de la Résistance (comme les reçut Raymond à titre posthume) aux femmes qui élèvent leurs enfants. Pourtant Anaïs, qui ne s'est jamais remariée, a trimé à Dijon puis à Arcenant (21) pour élever la fratrie. Lorsque son cœur a cessé de battre, elle avait 7 petits-enfants, sa preuve qu'elle fut longtemps plus forte que la mort.

Thierry Dromard



■ Anaïs Brunold, peu avant que son mari soit arrêté par la Milice. Elle sera veuve avec 4 enfants en bas âge. Photo D.R.

## Albert, l'Alsacien qui fit tout pour échapper aux Allemands

Dans le JSL du 24 décembre dernier, nous racontions le destin rocambolesque d'Albert Steckmeyer. Ce jeune Alsacien né en 1922 avait été contraint de travailler en Allemagne au début de la guerre, puis fut enfermé pour avoir refusé d'exécuter le salut hitlérien. Il s'était évadé et était parvenu à regagner Strasbourg (juin 1941). Au moment de passer en zone libre, il se fait reprendre et transférer dans une prison en Allemagne. Interrogatoire musclé de la Gestapo qui le croit impliqué dans un attentat. Incorporé au Reichsarbeitsdienst, sorte de service militaire, il profite d'une permission pour s'enfuir. Il parvient jusqu'aux abords de Chalon le soir de Noël 1941. En cette nuit de gel (-17°C !), il se déshabille, serre ses habits dans sa ceinture et traverse à la nage la Saône en crue. Frigorifié et nu, il frappe à la porte d'une maison éclairée de Châtenoy-en-Bresse. Presque aussitôt, ils s'effondrent, inconscients. Les Brunold l'accueillent et le soignent. ... Pour que ses enfants ne vendent pas la mèche, Anaïs Brunold dit à ses enfants : « C'est le Père Noël, il est juste tombé dans la Saône. »



■ Albert Steckmeyer, Alsacien recueilli le soir de Noël 1941 à Châtenoy-en-Bresse. DR